

Trois mois dans les hauts plateaux du nord-ouest argentin et ses lagunes de sel avec une incursion au Chili

Un grain de poussière dans le désert



A pied ou à vélo, Claude Marthaler a traversé des paysages extraordinaires et immensément vides durant son périple en Argentine et au Chili. Mais il a quand même fait quelques belles rencontres. DR

« CLAUDE MARTHALER »

Aventure » Ma transe andine s'est déroulée en Argentine avec, en point de mire, une incursion au Chili: la Puna de Atacama et l'ascension, à pied, de l'Ojos de Salado (6893 m). Privée d'eau douce et d'arbres, on la cite comme la zone la plus élevée de la planète, après le Tibet.

Alternant marche et pédalage, je navigue à vue sur un plateau rugueux, immensément vide. De jour, il est brûlé de soleil, de nuit, saisi par le froid du permafrost. Et toujours, le vent. Dans l'aube du monde, couverts de *paja brava*, une petite plante jaune extrêmement résistante, les volcans éteints, tout en rondeur, taisent leur altitude à trouser le ciel bleu profond. Je fais détalier des ânes sauvages et des vigognes. Car, bien que je me déplace à vélo, je crois être un humain discret, alors que je reste un intrus.

La rue gronde

Leurs gracieuses silhouettes s'élancent et se fondent dans cet univers ocre. Aujourd'hui, mis à part les braconniers, personne ne les abat plus pour leur viande. Mais on les capture, on les tond et on les relâche. La fibre de leur toison, «la laine des dieux», est la plus chère au monde.

Dans ces montagnes d'un autre âge, éventrées par les mines de compagnies étrangères, les lagunes salées sont aussi exploitées pour leur lithium, et les zones de nidification de quatre différents flamants roses sont menacées. A naviguer sur les hauteurs à l'abri des rumeurs, on en oublie que, dans les basses terres, l'austérité peut être politique autant que naturelle. La rue gronde, au Chili, en Bolivie et en Argentine.

A chaque jour son col, à chaque col son *apachete*, l'équi-

valent du cairn, couvert de bouteilles de vin, parfois ébréchées. L'homme offre à son dieu ce qui lui coûte le plus: l'alcool et les cigarettes. Roches volcaniques refroidies, blocs de pierre bruns qui se dressent comme des murs d'anciennes cités: il faut s'abandonner aux pistes, aux lumières incendiaires du couchant dans l'impossible attente d'une révélation. Ne pas savoir où l'on est c'est enfin reconnaître qui on est: un grain de poussière. Passé le col du Condor, à 4000 m d'altitude, je fuse dans une lumière

frisante. Au village encaissé d'Iruya, le clocher de l'église du village, qui date de 1775, sonne étrangement les 7 heures à mon apparition, devant tous les petits vieux réunis sur un banc circulaire. La bâtisse contient un mousqueton et le premier drapeau d'Argentine. Iruya a été le point de départ de la lutte pour l'indépendance du pays.

«Ceci est un arrêt de bus» Poursuivant ma route, je cherche un abri contre un vent furibond. Des autels piqués de

drapeaux rouges, des sanctuaires à la Vierge, et des fleurs en plastique recouvrant de nombreuses tombes ponctuent le plateau désertique. Les minuscules arrêts de bus sont couverts de slogans politiques et de mises en garde religieuses. Des chiens aboient furieusement. Ici un gaucho, là une vieille femme édentée me jaugent de la tête aux pieds. Dans un village, ma simple présence effraye une femme au pas de sa porte. L'épicière m'accompagne pour frapper à la porte de quelques de-

meures, mais pas âme qui vive à l'heure où le soleil disparaît et le couperet du froid s'insinue dans les rues poussiéreuses.

Réveillé par le froid

Le soldat de faction au poste me remplit le thermos d'eau chaude, m'indique le robinet d'eau courante, me montre l'arrêt de bus, un gros bloc de ciment sur lequel monter ma tente, puis s'enferme à double tour pour regarder la télévision. Au milieu de la nuit, le froid me réveille... Contraste de la modernité: l'antenne, voisine du clocher, connecte ce village au monde entier, mais chacun se barricade. Quand soudainement, vers 6 h 30 du matin, un habitant, le chapeau de laine de lama tiré sur les oreilles, vient s'asseoir sur le banc en béton. Son irruption me réveille en sursaut. Il repousse dédaigneusement le dessous de mon tapis de sol, qui recouvrait pourtant l'abondante poussière de ce lieu et, vindicatif, m'intime de déguerpir: «Ceci est un arrêt de bus!» »

► L'automne dernier, le cyclonaute Claude Marthaler a parcouru pendant trois mois, à vélo et à pied, une partie de la cordillère des Andes en Argentine et au Chili. Avec ses mots, il revient sur son aventure.

► Claude Marthaler dédicacera son livre *Voyages séllestes* à la librairie Payot, à Fribourg, le 29 février, de 10 à 12 h.

«Froid mordant, souffle court, gestes au ralenti»

La veille de quitter la petite ville de Fiambalà, je fais le plein d'essence pour le réchaud et remplis mes sacoches avec quinze jours de victuailles.

Je monte peu à peu au Passo San Francisco, à 4726 m, la frontière avec le Chili, m'abritant dans des refuges de pierres construits pour les automobilistes en cas de tempête. Nous sommes quatre ce soir au col, et le lendemain, nous gravirons ensemble le Nevado San Francisco (6018 m).

Au moment de reprendre la route en solitaire, un renard s'approche sur ce haut plateau de lave, de sable et de sel, cerné par une couronne de hauts volcans saupoudrés de blanc. Il a neigé durant la nuit. Au loin, la Laguna verde, de couleur turquoise, ressemble à une mer. Même le

vent s'est tu. Mâchouillant des feuilles de coca pour m'acclimater à la Puna (3500-4800 m) et aborder l'Ojos del Salado avec quiétude, je m'appuie alors aussi bien sur 30 cols franchis dont 20 entre 4000 et 4895 m.

De la Laguna verde, comme tous les grimpeurs, je monte en 4x4 au refuge d'Atacama (5260 m) composé d'un simple container orange et d'une tente-dortoir en dur. Des demi-cercles de pierre abritent les tentes du vent. C'est la première fois qu'on aperçoit le sommet. Le lendemain, je rencontre au dernier instant Julia, une Ukrainienne de 32 ans, passionnée de montagne, quelque peu acclimatée. Spontanément, nous partons ensemble à la mi-journée. Avec un sac d'une vingtaine de kilos sur le dos, nous atteindrons le rudimentaire refuge de Tejos (5825 m).

Sommeil haché. Départ à la lampe frontale à cinq heures du matin. Froid mordant, souffle court, gestes au ralenti. Chacun de mes pas ne mesure que la longueur d'une chaussure. Nous atteignons un petit névé. Il fait jour. J'attache mes crampons. Julia n'en possède pas et me suit de près. La montée est soutenue, entre lave et sable jusqu'au cratère enneigé, à 6700 m. Plus haut, une petite cheminée équipée de cordes fixes (certaines usées) conduit à la crête sommitale. Je marche rêveusement sur le plus haut volcan du monde, plein de reconnaissance d'exister, irradié par un paysage océanique. Rien à conquérir, mais tout à chérir, rien à prouver, mais tout à éprouver. S'élever, sans pourtant jamais atteindre sa vitesse de libération, puis redescendre, car la montagne ne nous prête sa hauteur qu'un instant... » CM